

# Constantin, dernier pape valaisan de la foi rock'n'roll

## PORTRAIT

À 75 ans, l'auteur de «Switzerland Reggae» emballe ses Mémoires. Dans lesquelles il raconte comme avec étonnement sa singulière trajectoire «au pays du rhododendron».

FRANÇOIS BARRAS

«Non mais, t'y crois pas, une histoire pareille!» Difficile de savoir si Bernie Constantin s'adresse au journaliste ou à lui-même. Il a suffi de deux mots pour que ses yeux s'illuminent comme si Elvis venait d'entrer dans le salon. «Switzerland Reggae!» Ses babines s'ouvrent sur un sourire plus démesuré encore et le pirate de 75 balais redevient un gosse tout fier du bon tour qu'il aurait joué. «Mais ce bol que j'ai eu...» Son regard se fait soudain plus grave et se perd dans le souvenir des photos accrochées aux murs. Bernie Constantin n'a peut-être pas eu tous les jours une vie de rêve. Mais il a eu, à sa façon, la vie qu'il a rêvée. Celle du premier et dernier rockeur valaisan.

«Je notais tout dans des carnets. Heureusement. Depuis mon AVC, il y a dix ans, c'est la pagaille là-dedans.»

Bernie Constantin

Cela méritait bien une biographie. Et qui mieux que Bernie pour raconter sa propre histoire? Le bougre a de l'entraînement, lui qui n'a jamais été avare d'une anecdote sur sa légende personnelle, d'une mise à jour de sa geste rebelle, de ses pérégrinations musicales entre Suisse romande et Paris. C'est là le sel de Constantin premier du nom, quand ce patronyme n'était pas encore hors du Valais synonyme d'immobilier de luxe et de soirées choucroute, mais d'une certaine idée de la chanson joyeusement branquignole. Tamponné de la sacrosainte étiquette «rock'n'roll» qui justifiait toutes les fantaisies dans la Suisse des années 1970 et 1980 - et excusait aussi pas mal de médiocrité - il fut dans le peloton de tête des musiciens romands à imposer leur musique et, surtout, leur personnage. «J'étais un peu cinglé, un peu bizarre, mais franchement je ne faisais pas trop attention, tant que ça roulait pour moi. Je me foutais aussi facilement de ma gueule.» Vrai qu'elle n'est pas banale. Le fan des Rolling Stones a tôt sa jouer de sa lippe à la Jagger pour se faire remarquer parmi les multiples émules des Anglais. Le Valais de Roger Bonvin vibrait alors au son des Daltons, des GI's, des Rawyl Boys et autres Anges Blancs, le quartet où Bernard,

désormais Bernie, fit ses premières armes. «On était plutôt beaux gosses, et pas mauvais.» Mais à la différence de ses coreligionnaires, le jeune peintre décorateur a des envies de large. À 27 ans, accompagné de sa première épouse, il ose l'aventure américaine et s'en vole pour Los Angeles payer ses galons de rockeur - spectateur beaucoup, acteur un peu. Sa bio de 315 pages en emploie beaucoup pour raconter ses soirées dans le public des concerts, ses accointances avec des musiciens du cru et... le menu de ses dîners. «Je notais tout dans des carnets. Heureusement. Depuis mon AVC il y a dix ans, c'est la pagaille là-dedans.» Retour en Valais. Premier 45-tours. Tournée des scènes romandes. Alambic de folk, de rock, de chanson française et de déconade qui faisait la variété des jeunes années 1980. À

ce jeu, Constantin sort un atout majeur: souvenir à peine romancé de spaghettis sur l'alpage au lendemain d'une fiesta lysergique, «Switzerland Reggae» glisse son tempo matois et son irrévérance rigolarde dans les hit-parades. Aujourd'hui encore, le chiffre exact des ventes reste un mystère. En 2008, le chanteur nous annonçait 275'000 exemplaires. Le Bernie de 2022 évalue l'affaire à un demi-million. Si le flou est artistique, le succès de ce single fut réel. Signé par Warner Music, le gars de Blignou se retrouve à Paris, sur la même ligne de départ que Goldman, Lavilliers et même Bashung période FM, dont il se lie d'amitié. «Switzerland Reggae» est suivi du frétilant «Lola Berlingo», qui maintient Constantin parmi les espoirs du genre. Puis, l'oiseau rentre au nid. Cet «après Switzerland», le

**Bernie Constantin en son salon d'Anzère. Derrière lui, son autel personnel à la gloire du rock'n'roll composé de ses photos de jeunesse. On n'est jamais si bien servi que par soi-même.**  
Yvain Genevay

chanteur en parle dans son livre avec le même enthousiasme que ses mois de succès international. La fin abrupte de l'aventure Warner aurait été le fait d'une obscure demande de rallonge de la part du producteur genevois, aujourd'hui décédé... Qu'importe: Bernie est devenu Constantin. Les quarante années suivantes, au gré de concerts locaux, de disques sur son propre label, de rôles de voyou dans le cinéma de Reusser, de projets délirants comme l'opéra rock «Matterhorn Matinee», d'émissions radio à l'enseigne des «Jeudis de Bernie» sur Couleur 3, le musicien vit de sa musique et soigne le folklore de son personnage, dont il faut savoir pondérer les hyperboles. «En concert, j'étais payé comme un ministre! Et puis il y avait les droits d'auteur, ça tombait régulièrement. Mais bon, les sous, je m'en foutais un

peu. J'ai toujours vécu sans trop de pognon. Et j'ai toujours tout fait seul.»

Pour Didier Tischler, qui a encadré durant deux ans la (re)mise en forme de ces souvenirs, Bernie est un magnifique irréductible, un survivant d'une autre époque. «À moment donné, sans doute qu'un manager n'aurait pas été inutile, mais il n'a jamais voulu déléguer. Et il a une sacrée tronche!» se marre le journaliste.

## Pas de regrets

Dans son salon, Bernie ne regrette rien. Si, la clope, quand même. «Mais nom de Dieu, sur toutes les photos de moi, j'ai une cigarette!» Il a tâté de toutes les drogues, «sauf l'héroïne», mais assure que le tabac lui a volé ses poumons. Le cannabis aussi, un peu, à lui qui n'a jamais caché son appétit pour «le joyeux», comme il le sur-

«À Sierre, les flics m'ont gaulé avec un bout de chichon, mais le chef de la police était un copain de mon père.»

nomme dans son livre. «C'était toute une histoire, en Valais! J'ai fait un jour de taule pour ça. Les flics m'avaient gaulé à Sierre avec un bout de chichon, mais le chef de la police était un copain de mon père. Avec nos dégaines, ils nous fouillaient les poches direct. Et puis, j'étais assez provocateur par nature.»

En 2013, un AVC le cueille alors qu'il rend visite à son fils, l'humoriste Jessie Kobel. Il sent le vent du boulet, se rééduque lentement, publie même un disque quelques années plus tard. Mais la mémoire est devenue poreuse. «Je redécouvre des choses sur ma vie en lisant le bouquin, que j'avais heureusement commencé à écrire avant mon accident.» Aux murs, des photos de lui-même, en concert et sur les plateaux télé, lui rappellent au quotidien que ce succès a existé, même inachevé, même imparfait. Près de la cheminée, en un autel dressé à la gloire du rock et de lui-même, il a placé trois disques: un Beatles, un Stones et le sien! Bernie n'a pas oublié d'être Constantin le grand, dont la bouche à la Jagger devait avaler l'univers. Ou la Suisse romande. «Je sais plus trop comment mais j'ai juste bien vécu! Une histoire comme la mienne, je la souhaite à tout le monde.»

En vernissage à Genève, BAG (Blues Association Geneva), rue de la Servette 6. Jeudi 13 octobre (20 h). Dédicace et mini-concert.

## À LIRE



**«Ma vie en rock au pays du rhododendron», Bernie Constantin avec Didier Tischler, Slatkine, 315 p.**

